

GIDE ET SON PORTRAIT

(extrait des *Mémoires de mon corps* de Pierre Sichel)

J'ai pensé qu'il était intéressant pour tous les «gidiens» de reproduire le passage où Sichel parle de son portrait d'André Gide, en faisant apparaître les différences avec la version publiée. Les passages en italiques sont ceux qui se trouvent dans le «Portrait d'un portrait», pp. 266-70 de l'Hommage à André Gide publié en 1951 par La Nouvelle Revue Française.

La scène se passe en 1922. «Sybil» dissimule le nom véritable de la maîtresse de Sichel, mariée et mère de famille.

J. J. M.

C'est chez Martin du Gard qu'un jour je vis entrer André Gide. *Son apparition fut tellement fugitive que je n'eus guère le temps de me faire d'opinion sur sa physionomie ni sur son maintien. Mais quand je fis part de cette rencontre à «Sybil», elle me reprocha de n'avoir pas profité de l'occasion, me conseillant avec une vivacité que je lui avais rarement vue d'essayer de faire son portrait. Je fis part de cette idée à mon modèle au cours de la séance suivante ; il me répondit que tout dépendait de la façon dont je m'y prendrais. Je ne tardai pas à revoir Gide, car il venait presque journellement chez l'auteur de Jean Barois. Stylé par ma maîtresse, j'entrepris aussitôt la conquête de son auteur favori. Je venais justement d'écrire une étude sur un de ses livres que je mettais un peu à part dans son œuvre et que je chérissais. En lui parlant de *Paludes*, j'étais sûr de lui plaire en restant sincère et de faire ainsi la joie de «Sybil». Il fut convenu que quelques jours plus tard je lui lirais mon article et que nous aurions ensuite une première séance de pose.**

*Après s'être enveloppé dans une pèlerine, Gide s'assit le front appuyé sur une main, dans la pose que nous avions choisie, et me demanda s'il pouvait lire. Je lui dis que je n'y voyais pas d'inconvénient à la condition qu'il me regarderait quand je le lui demanderais. Il me révéla alors que le livre qu'il se proposait de lire était *La Garçonne* et montra une feinte inquiétude que sa*

* Ici manque le passage sur le tic dont était affligé le nez de Gide, et sur Jean de Tinan, passage que l'on retrouvera un peu plus loin dans les notes, plus explicite. (JJM).

lecture ne communiquât à son regard une expression due à la «libido». Cette réflexion, venant de lui, me parut plutôt baroque et je le rassurai sans insister.

Jusque-là il m'avait donné l'impression d'un homme à la fois inquiet et inquiétant, comme gêné ou même obsédé par le nom qu'il portait. Maintenant qu'il posait, son visage avait aussitôt revêtu un calme imposant. Ce n'était pas l'éternel vagabond cherchant à s'échapper de partout et de lui-même. C'était un grand écrivain approchant de la fin de sa carrière et portant les signes d'une parfaite sérénité. Le silence lui convenait mieux que la parole. Les moindres choses dites par lui, avec cette espèce de modulation maniérée qu'était sa voix, prenaient un air de provocation. C'était une sorte de chant qui allait des notes les plus basses aux plus aiguës et qui, loin de produire un effet agréable à l'oreille, en produisait un plutôt choquant. Nous n'échangeâmes d'ailleurs que peu de paroles, car il en paraissait avare et je ne devais pas être encourageant. Il me demanda, comme une chose très importante, ce que je pensais de Cocteau et approuva avec satisfaction la définition de «clown» que je lui proposais. De mon côté je m'inquiétai de savoir s'il pensait qu'il était bon pour un jeune écrivain d'appartenir à un groupe, à quoi il me répondit que, présentée comme une question, la phrase était amusante. Je décidai de ne plus m'occuper que de mon tableau.

*Dans le silence retrouvé, je pensais avec ravissement que je traçais l'effigie de l'auteur de Paludes, des Nourritures et des Caves. Je comprenais ce que je faisais là : j'accomplissais mon devoir de peintre et «Sybil» serait bien contente. Mais lorsque, sur ma prière, mon modèle levait les yeux sur moi, j'étais moins rassuré. Le rêve dont s'était entouré mon labeur s'évanouissait. Je doutais que ce fût bien le grand écrivain avec lequel j'étais l'instant d'avant, qui me regardait avec ces yeux de mauvais garçon. J'avais dû me tromper de chambre. J'étais peut-être enfermé avec un bandit redoutable qui s'était installé au «Lutétia» pour préparer un coup contre le Bon Marché, un agent international de passage à Paris, pis peut-être ! **

Lorsqu'entraît Roger Martin du Gard, l'atmosphère se clarifiait, on se retrouvait en pleine littérature. Gide se mettait à parler chiffons, il déballait les pièces de mousseline qui lui servaient de cravates, s'inquiétait de donner à chaque nuance son nom exact, me consultait. Alors il apparaissait sous un nouveau jour, celui d'un commis-voyageur spécialisé dans les pensées, n'ayant rien fait d'autre dans toute sa carrière que d'exposer en les mettant les uns à côté des autres des sentiments de nuances voisines, en jouant sur la subtilité

* Ici manque tout un passage où Gide est comparé d'abord à un singe, puis à Goethe, que Sichel a biffé à cet endroit pour le maintenir un peu plus loin (cf. *infra*). (JJM).

de leurs différences et en s'appliquant à les bien assortir.*

Je lui avais donné à lire aussi *Une Création du monde de nos jours*. Tout ce que je pus obtenir comme appréciation fut ceci : «Ce que vous avez de mieux à faire est de le laisser dans un tiroir.»

Voici le texte de l'article dont il a été question plus haut :

PALUDES
OU LA NECESSITÉ D'ÊTRE ABSURDE

Il y a trop longtemps que *Paludes* est né, sa gloire est trop établie pour qu'on puisse prétendre signaler aujourd'hui son existence.

Mais comme la silhouette d'un livre dépend beaucoup des découvertes que d'autres en font, il peut arriver qu'elle ne commence à lui ressembler qu'une fois qu'il a achevé son développement ; il suffit pour cela qu'on n'ait pas fait de portrait de lui pendant sa croissance.

Or c'est un peu le cas de *Paludes*. Il a eu une influence considérable sur la littérature contemporaine sans que pour cela personne ait eu à cœur de revendiquer ce qu'il lui devait. C'est pourquoi il nous a paru qu'il ne serait pas tout à fait inactuel de consacrer — enfin ou dès maintenant — un examen isolé à cette sonorité universellement répercutée, nulle part retenue.

Beaucoup penseront peut-être que *Paludes* n'est pas l'expression unique d'un certain état d'esprit. Il est certain que d'autres écrivains que André Gide ont exprimé à propos de leurs contemporains et d'eux-mêmes «le décousu de leurs sentiments factices», et je viens de citer Jean de Tinan. On pourrait en citer d'autres ; il faudrait remonter jusqu'à Laforgue, Verlaine et même Baudelaire, si l'on voulait noter les premières manifestations de cette sombre fantaisie. L'impuissance exaltée par *Paludes* descend sans doute comme celle de *Penses-tu réussir ?* de l'apitoiement romantique et de la faloterie symboliste. Mais tandis que dans les autres documents on ne trouve que la stylisation de l'ennui parisien, il n'y a dans *Paludes* rien que de brusquement humain. L'impotence sentimentale de Tinan est mondaine, plaintive, entrecoupée d'impuissance littéraire, enfantine jusque dans son désir de l'être, et ne prouve que la futilité du flirt et de la noce, tandis que celle de *Paludes* donne un sens subit à l'insignifiance même.

C'est pourquoi il nous a paru logique, alors que nous pensions à étudier l'évolution de l'insignifiance, de ne parler que de *Paludes*.

Mais quel est au juste ce caractère de *Paludes* par lequel il s'impose au choix, et d'où vient que nous nous sentions devant sa vanité comme en présence d'un moment classique, d'une nouvelle chance de bonheur ?

* Manque ici une note sur la *main* de Gide. (JJM).

En disant : « Avant d'expliquer aux autres mon livre, j'attends que d'autres me l'expliquent », André Gide, en même temps qu'il tendait un dangereux piège au critique, lui donnait une précieuse indication à ce sujet. Il a lui-même fourni dans *Paludes* une dizaine de définitions de *Paludes*. Mais s'il s'efforce si malicieusement de le définir, s'il va jusqu'à attendre du public l'explication inatteinte, n'est-ce pas qu'il la juge secrètement vaine et aussi inutile que la contemplation des bassins du Jardin des Plantes où « il nage beaucoup d'insectes », qui est un peu ce qui lui a donné l'idée d'écrire *Paludes* !

Paludes, c'est l'idée d'écrire *Paludes*. C'est un livre « clos, plein, lisse comme un œuf ». On n'y saurait faire entrer un sujet que par force, « et sa forme en serait brisée ». La ressemblance de *Paludes* avec « ces périodes détériorées où nous prend la manie du doute » est accidentelle quoique décisive pour nous. *Paludes* est à l'idée de notre gâtisme essentiel ce que le mot « aristoloché » est à la tristesse du petit voyage d'agrément manqué. Je veux dire que c'est surtout en ce qu'il diffère de ce qu'il signifie — par rapport à ce qui ne peut pas être mis dans *Paludes* — que *Paludes* est important.

Il faut se bien rendre compte de ce caractère équivalent, allusif de *Paludes*, car c'est à lui que nous devons de trouver en Tityre une posture dont nous ne savions pas encore qu'elle était possible. En effet, c'est dans la mesure où il ne nous répond pas qu'il nous touche, c'est parce qu'il prend la chose autrement que nous, qu'il nous la fait sentir. Nous rendrons cette remarque plus sensible en disant qu'il vit comme s'il était dirigé par quelque chose de semblable au dépaysement de son nom latin et comme s'il cherchait constamment à savoir ce qu'il avait l'air d'éprouver dans Virgile. Il est obligé par son impropriété expressive à courir après l'absurdité. C'est pour cela qu'il ne va chez Angèle que pour faire remarquer à Amilcar qu'on y étouffe et qu'il ne s'applique à décrire une nuit passée que pour faire comprendre à quel point elle était ordinaire. Et c'est pour cela que nous conserverons de notre rencontre avec lui une impression réconfortante.

Il n'est pas étonnant en effet que nous trouvions son état vivifiant, puisqu'il est la condition de son existence. Et n'est-ce pas de cela qu'il veut nous convaincre en répétant constamment que tout lui est égal parce qu'il écrit *Paludes* ? A ce point de vue, *Paludes* n'est rien. Où il puise donc son exaltation, c'est bien dans sa perdition consciente, dans son intimité voluptueuse avec le néant. Angèle l'a compris comme nous, qui l'interrompt pour lui crier : « Où prîtes-vous le sentiment d'une plus grande exubérance ? Peut-on, dites-moi vraiment, vivre plus ? »

Qu'il soit réduit à se donner la fièvre pour pouvoir se soigner, prouve que l'état dont il veut sortir est sain, qu'il n'y a pas de mal à être perdu, que cela au contraire est une base solide.

Et il n'est pas douteux que l'Agenda l'aide, lui donne de la force, en lui rappelant le devoir profond de sa nature. Il est sérieusement souhaitable pour lui de passer sur le pont Solférino, le fait de bouleverser Hubert est pour lui d'une importance capitale, car il est certain, en obéissant ainsi à sa loi, d'être libre envers sa conscience.

Il lui faut être inepte absolument. Il n'a pas d'autre but que d'être sot, au sens généreux et consolant du mot. C'est une question d'honneur pour lui, comme de réussite pour *Paludes*. Il sera héroïque s'il parvient à terminer *Paludes* en restant fidèle à cette nécessité. Il rendra en même temps héroïques et nécessaires les sentiments qu'il aura employés à cette démonstration.

Un nouvel héroïsme est ainsi sorti d'une hardiesse littéraire ; une nécessité splendide est apparue dans une contrainte verbale. Il est avéré désormais, grâce à la conséquence de Tityre envers lui-même et à l'art d'André Gide, qu'il n'y a pas de meilleur oreiller que le vide, pas d'autre relais que la chute. Ce n'est pas lui qu'il a le plus justifié par cette civilisation du néant, la sérénité de son livre a rassuré les abîmes auxquels elle s'est consacrée plutôt qu'elle ne s'est trouvée par eux.

Telle est la grandeur de cet ouvrage qu'il a bouleversé le chaos par sa seule présence bouleversée. C'est en cela que c'est un ouvrage classique : il transforme sans bouger ce qui peut se mirer en lui. Il révèle par sa polissure et celle-ci est si parfaite que le doute lui-même ne peut douter d'y voir sa véritable image. Avec quelle rigueur il montre que la bêtise pure est encore ce qu'il y a de plus ressemblant avec l'intelligence ! Y aura-t-il encore des mélancolies qui fronceront le sourcil après tant de clairvoyance ? Et aura-t-on l'hypocrisie de se croire incorruptible autrement qu'en restant absurde ? Il faut cultiver sa vanité pour ne pas la subir. Il n'y a pas de meilleur professeur d'énergie que le découragement. Méditons que Tityre est le premier Hamlet qui ait osé sourire.

L'absurdité est le seul point de départ acceptable pour ceux qui ont besoin d'une inébranlable foi. C'est elle qui nous autorise à être d'heureux Ménalques, en nous empoisonnant d'abord avec l'idée que c'est le choix qui est le renoncement. Et c'est à elle que nous devons toujours de savoir et de pouvoir ne point chercher du tout d'auberge sur les routes, mais seulement notre faim.

Il faut donc vivre avec *Paludes* comme avec un bréviaire inespéré. C'est un merveilleux manuel d'abattement élémentaire et de consternation courante. Nous exhortant à être gâtés pour tous les bonheurs et accablés devant tous les êtres, il nous apprendra à souffrir sans surprise et à ne pas nous arrêter à notre désarroi. Que ne surmontera pas celui qui ne sera plus étonné de désirer la mort en s'entendant dire la vérité et d'interrompre une lecture aussitôt qu'elle commence à l'intéresser ! *Paludes* nous convainc de la nécessité d'être

absurde. Il faut le relire pour penser plus souvent aux moments où nous nous sommes crus favorisés par la possession soudaine de quelque chose, aux jours entiers que nous avons passés à la recherche de cet éclaircissement — et pour aimer la déception que nous avons trouvée à la place de cette faveur, en nous apercevant que ce n'était que sa possibilité qui nous avait émus — pour nous promettre de vivre plus près de ces vains espoirs et de ces complètes déceptions. Nous ne quitterons plus, quand nous nous résoudrons à agir, la chère obsession de notre obscurité, nous ne craindrons plus d'être absurdes.

Tityre nous a dit que c'était le moyen de demeurer intact au milieu de tant de médiocrités atroces et de stupidités abominables. Il triomphe de tout en pensant à *Paludes*. Il peut tout accomplir grâce à sa distraction doucement ambitieuse de banalité. N'échappe-t-il pas aux littérateurs eux-mêmes en leur disant que *Paludes* c'est le salon d'Angèle où ils sont réunis ? Et comment aurions-nous osé parler de *Paludes* si nous n'avions bêtement espéré de Dieu et du lecteur qu'au moment où nous serions lus, *Paludes* deviendrait un peu notre article sur *Paludes*...*

Il est amusant de reproduire quelques-unes des notes hâtives que j'avais prises au moment de notre rencontre. On verra qu'elles diffèrent du ton du récit que l'on vient de lire :

... Je vis un grand diable tout gris qui grimaçait un sourire de masque japonais... Dès qu'il se fut assis, *un tic s'empara de son nez*, en désigna l'importance, anima les trois verrues de son visage... Il attira spécialement mon attention *sur le mot « mentalité »* que j'avais employé et dont il craignait le sens *« de mauvais aloi »*... Mon premier soin fut de compléter mes observations superficielles de la veille. Le nez resta central, mais il s'adjoignit deux yeux noirs pétillants de méfiance, attachés aux tempes par deux poches qu'il n'y aurait eu aucune exagération à appeler des valises, tant il est vrai qu'il y avait jusqu'en elles des provocations au voyage, des menaces de départ. Le menton est ce qu'il y a de protestant dans sa personne. Dogmatique, austère, poli... Je peignais le premier Gide que j'avais vu et ce n'était plus lui que j'avais devant moi. Tout mon travail était de ramener un visage divers à une ressemblance qu'il n'avait plus qu'à de rares intervalles... Que n'ai-je fait plutôt *ce grand singe* en pantoufles qui, pendant les repos, arpentait la pièce à grands pas, détendait tous ses tics et me lançait des coups d'œil merveilleux. Je vou-

* Il nous paraît opportun de rappeler au sujet de cet article la prédiction de M. Léon Blum : « Le roman intime et difficile de *Paludes* pourra bien être le *Werther* de la génération qui vient. » M. Léon Blum pensait aux jeunes gens de 1900. Il ne se sera trompé que d'une génération. [Note de Pierre Sichel en 1922.]

drais l'avoir peint debout et me tournant le dos, sa pèlerine dissimulant ses mains, les mèches grises de ses tempes hérissées, la tête détournée ne livrant pas la ride égoïste du cou et la gravité littéraire du nez... Grande fut ma surprise quand il fut question de ses cravates. Il m'avait paru n'attacher à son costume aucune coquetterie. Il portait un vêtement gris d'un tissu épais et d'une coupe grossière, un col dur assez montant, de solides souliers de marche. Mais la couleur de sa cravate lui était sans doute aussi essentielle que la nature de son esprit. J'avais eu le malheur de la peindre violette, simplement violette. Il se leva, ouvrit tous ses tiroirs, fut près de s'emporter. Fi ! la couleur violette était aussi déshonorante que le mot mentalité. Il n'en fallait pas. Nous primes une longue séance à réparer cette négligence. Après avoir passé en revue toutes les nuances du mauve au brun, invoqué les termes les plus exacts de la mode, il me laissa seul avec un bout de foulard prune, ainsi qu'un élève puni qui n'aura la permission de partir qu'après avoir terminé son pensus.

... Je peins une ruse de style très connue, l'incidence. Il y veut forcer l'unité de sa pensée à paraître malgré lui, mais il l'y force bien... Il n'est peut-être pas impossible en effet de prévoir à peu près comment se concilieront des contradictions à ce point choisies que Gide en a déjà fait une anthologie...

Plutôt que d'une harmonie entre mes facultés critiques et ma précocité picturale, ces notes témoignent surtout d'une extrême jeunesse.

Quelques jours après lui avoir apporté mon tableau, je reçus de mon modèle la lettre suivante :

Cher Monsieur Sichel,

Vous me comblez. Article et portrait me paraissent tous deux excellents. Mais ils m'inquiètent un peu : pourrez-vous continuer longtemps à marcher à l'amble ?

A. G.*

Peu de temps avant la fin de son portrait, qui m'avait demandé six séances, il me fit une recommandation : « Il faut maintenant que vous fassiez Valéry. »

Je n'ai constaté un tel souci de garder ses distances que chez Gide. A celui-ci, il fallait littéralement arracher les mots. *Je me souviens que j'étais tombé en arrêt devant l'Hommage à Cézanne de Maurice Denis, qui était chez lui villa Montmorency.* Je lui demandai qui était le barbu qui était à droite du chevalier sur le tableau. Il me répondit après un silence, et comme s'il accomplissait un véritable acte de condescendance : « C'est Sérusier. »

* Cette lettre diffère très légèrement dans sa forme de la version de *La NRF*. (JJM).

Cet exemple mis à part, je dois dire qu'aucun de mes autres modèles n'a eu la même attitude envers moi. Valéry m'invita chez Catherine Pozzi, chez laquelle il était descendu à Vence, et me présenta à beaucoup de gens. Martin du Gard vint me voir chez moi et m'invita à Bellême. Larbaud me rendit également visite et m'offrit plusieurs fois le thé chez lui.

Quant à Romains, il accepta avec empressement mon invitation à déjeuner avenue Mozart (par curiosité, je pense).

PIERRE SICHEL.

P.S.

En conclusion, Sichel raconte que Gide lui dit : « Vous avez travaillé comme un primitif qui se conduit comme un homme du monde. » Il lui donna un très bel exemplaire de Paludes illustré par La Fresnay, en lui assurant dans la dédicace qu'il lui avait « mieux fait comprendre à lui-même son propre livre » et en ajoutant cette phrase : « Si tous ceux qui n'en avaient pas étaient morts, les hommes auraient des ailes : le darwinisme expliqué à Angèle par Tityre. »

★

*Où se trouve le portrait de Gide par Pierre Sichel ?...
Celui-ci pensait qu'il avait été conservé par Gide puis par ses héritiers...*

★